

Théâtre
de
**L'ARC EN
CIEL**



Théâtre
de l'Épée de Bois
Cartoucherie

DOSSIER PEDAGOGIQUE

LES FRÈRES d'après
Dostoïevski
KARAMAZOV

Mise en scène : Olivier Fenoy, Cécile Maudet

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

à l'intention des professeurs de français, de philosophie, de russe

pour des élèves de
Premières,
Terminales,
Classes Préparatoires
ou en option théâtre

LES FRERES KARAMAZOV

d'après Dostoïevski

Adaptation du Théâtre de l'Arc-en-Ciel
dans une traduction d'André Markowicz

Ce spectacle sera donné

du Mer. 4 au Dim. 15 FÉVRIER 2015

du mercredi au samedi à 20h30 ; les dimanches à 16h

au Théâtre de l'Épée de Bois - Cartoucherie

Route du Champ de Manoeuvre 75012 Paris

*en reprise exceptionnelle après le succès en mars 2014
avec plus de 6200 spectateurs.*

Ce spectacle bénéficie du soutien de l'ADAMI et de la SPEDIDAM

SOMMAIRE

Page 1	Renseignements pratiques
Page 2	L'Intrigue
Page 3	L'Enjeu
	Les Partis pris de mise en scène
Page 5	Les Propositions pédagogiques
	- Grandir
	- Peut-on grandir seul ?
Page 8	Autres Propositions pédagogiques
	- La résilience
	- Tous coupables pour tout et pour tous
	- Tout est permis
	- Si Dieu existe...
Page 13	La rencontre des comédiens
	L'atelier de la parole
Page 14	Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski
Page 15	Repères biographiques

Annexes

Page 17	Structure de la pièce
Page 18	La Distribution
Page 19	Les Personnages
Page 21	Critiques d'enseignants
Page 22	Extraits de presse
Page 24	L'Intention
Page 26	Les Metteurs en scène
Page 27	Le Théâtre de l'Arc en Ciel

Réservations

Tél. 01 48 08 39 74

Du mardi au samedi de 14h00 à 18h00

site du théâtre : www.epeedebois.com

par courriel : clairesazerat@epeedebois.com

Durée

3 h avec 10 ' de changements de décors

Tarif : 10 € /élève (plus de 10 personnes), gratuité pour un accompagnateur

Contact

Théâtre de l'Arc en Ciel :

Brigitte FRENOY brigitte.frenoy@theatrearcenciel.com Tel. 06 12 32 08 24

Loïc DEVAUX loic.devaux@theatrearcenciel.com Tel : 06 70 88 60 42

1044 Château de Machy 69380 Chasselay

19 rue des Tanneries 75013 Paris

www.theatrearcenciel.com

Accès

Par autocar avec stationnement gratuit sur place

Métro : Ligne 1 : Château de Vincennes, puis par la navette gratuite située à la sortie du métro, stationnement sur l'avenue de l'autre côté des arrêts de bus ou Bus 112, arrêt Cartoucherie (en zone 3)

PRÉSENTATION

Cette « petite famille » se trouve donc réunie pour la première fois de sa vie, ici dans notre ville. Trois mois seulement ont passé depuis qu'Ivan et Dmitri ont retrouvé leur père et une nuit suffira à précipiter les Karamazov dans le chaos d'un destin effroyable.
Extrait du Prologue

Les Frères Karamazov est le dernier roman de Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski, publié d'avril 1878 à janvier 1880 en douze feuilletons et un épilogue dans le magazine «le Messenger russe». Le succès fut immédiat. Pour la trame de son roman, Dostoïevski s'est servi d'un drame vécu par un "criminel" qu'il a personnellement connu, Illinski, noble officier endetté, ayant mené une vie dissolue, condamné pour parricide, puis réhabilité après que le véritable assassin (son frère) se fut livré à la justice.



Les Frères Karamazov où le récit multiplie les niveaux de narration, les digressions, les zones d'ombre, les réflexions philosophiques, voire métaphysiques ou mystiques, se lit comme une pièce, avec ses moments de tension dramatique, ses retournements de situation, ses dialogues passionnés... Il était donc inévitable d'adapter au théâtre ce que Freud considérait comme l'une des trois oeuvres majeures du XIX^{ème} siècle.

L'INTRIGUE

Elle tourne autour des trois fils d'un homme impudique, vulgaire et sans principe (Fiodor Pavlovitch Karamazov), et du parricide commis par l'un d'entre eux.

Chacun des trois fils représente un idéal type de la société russe de la fin du XIX^{ème} siècle :

- Alexeï, le benjamin, est un homme de foi, il est le héros de l'oeuvre, au dire de son auteur
- Ivan, le deuxième fils, à l'instar du courant socialiste qui traverse la Russie, est un intellectuel matérialiste qui considère que tout est permis, dans la mesure où Dieu n'existe pas
- Dimitri, leur très exalté demi-frère aîné, est un officier impulsif, entier en qui le vice et la vertu se livrent une grande bataille : ce dernier incarne, selon l'auteur lui-même, « l'homme russe ».

Mais, en réalité, les enfants sont au nombre de quatre puisque le père a donné naissance à un bâtard qu'il nommera Smerdiakov, recueilli et élevé par le fidèle serviteur Grigori Vassiliévitch.

Ces quatre fils ont tous des raisons de détester le père voire de le tuer, d'autant qu'interfèrent dans leurs propres histoires deux femmes totalement opposées, Katerina Ivanovna, fille d'un lieutenant colonel, prisée par la haute société russe pour ses vertus et sa grande beauté, aimée d'Ivan mais fiancée de Dimitri qui la délaisse pour Agrafena Alexandrovna (Grouchenka), jeune femme de 22 ans, belle et sensuelle dont est aussi amoureux Fiodor.

A partir de là les passions, les doutes, les jalousies, les blasphèmes, nous entraînent jusqu'à la mort... ou plutôt jusqu'à la vie. Car rien n'est simple, ici, rien n'est définitif, les ombres parlent toujours de la lumière. Le récit policier, le meurtre du père, les quatre fils, tout devient parabole et laisse la place aux âmes en présence.

L'ENJEU

« Peut-on rêver un monde où nous, les hommes, au lieu de faire semblant et de vivre les uns à côté des autres, accepterions d'être vus tels que nous sommes dans nos profondeurs cachées et d'être mus par cette soif de l'autre : « tu es donc je suis » - des hommes tels que Dostoïevski ose les considérer dans leurs vertiges et leurs espoirs les plus fous ?

Peut-on attendre du théâtre qu'il nous donne le courage de croire à ce monde-là, de le voir, de l'entendre, d'y goûter... parce qu'une troupe de comédiens se serait réunie pour le manifester, une troupe qui depuis de longues années s'est rodée à cet exercice de vie et de travail avec la chair, les combats, le talent apportés par chacun dans le chaudron de la création ?

Car ces « frères », c'est nous bien sûr, Dmitri l'impétueux, mélange exalté de vice et de vertu, Ivan le ténébreux que révolte la question du sens et de la souffrance des enfants, Smerdiakov, le mal aimé, rongé par le venin de la vengeance et Aliocha, le pur... qui va devoir se salir en accueillant tout de ce monde, et qui ne trouvera la paix qu'en acceptant d'embrasser la terre mère, se rappelant des dernières paroles du Starets : « *Pardonne à tous les humains pour tout. Pour tout et pour tous !* » Sans compter Fiodor, le père indigne, bouffon dérisoire et grotesque, injustifiable et dont on se surprend tous à souhaiter la mort: « *qui n'a pas souhaité la mort du père ?* »



Immense et redoutable Dostoïevski, aujourd'hui plus que jamais peut être, votre lumière nous est précieuse. »

Iris Aguezzant co-adaptatrice

LES PARTIS PRIS DE MISE EN SCÈNE

J'aimerais qu'on sorte de ce spectacle en se disant : « *Quelle vie ! Et non pas quelle mort !* »

« *Quelle vie !* », voilà ce que j'aime chez ces personnages. Ils ne font l'économie de rien, ils n'ont pas peur de souffrir parce qu'ils aiment la vie, non parce qu'ils aiment la mort.

S'ils acceptent de tout traverser, c'est parce que ce sont des vivants qui viennent nous chercher dans des réalités très quotidiennes, dans ce que nous pouvons chacun être en droit de vivre. Mais lorsque dans cette traversée, peut sourdre un sentiment d'amertume voire de culpabilité, Dostoïevski ne porte aucun jugement, au contraire il laisse chaque personnage libre comme le spectateur ; affirmant que si l'on se perd seul, c'est toujours avec d'autres qu'on se sauve.

Le roman est bâti comme un roman policier avec un meurtre et un coupable qui n'est pas celui auquel on s'attendait. L'adaptation garde cet axe principal du livre. Seul le 5^e Acte échappe à la chronologie pour entrer dans quelque chose de plus intemporel. C'est la parole personnelle, celle de l'âme qui se dit et qui prend toute son importance. Le dialogue devient un ensemble de monologues tel un oratorio.

La traduction de Markowicz a été choisie parce qu'elle cogne au réel d'une manière plus fidèle à l'écriture de Dostoïevski. La forme est moins littéraire, c'est un parler qui nous fait entrer dans la brutalité des sentiments, de la vie. « *Pour traduire, ce n'est pas seulement la langue qu'il faut connaître, mais la vie* » dit André Markowicz.

Pour la mise en scène, une certitude forte est apparue dès le départ, la présence dans le « hors jeu ». Qu'ils soient ou non sollicités dans le texte, les comédiens sont toujours en scène autour de l'espace central chacun dans sa solitude, dans son monde. C'est un choix qui redonne la dimension mosaïque du roman. Dostoïevski arrive à nous faire suivre chacun des personnages avec l'impression que tous sont présents à chaque instant. Le « hors jeu » donne cette profondeur de champ qui témoigne à la fois du mystère des solitudes et de la destinée commune.

Au centre, l'espace du texte, de la relation, de la vérité, du temps «réel»; au pourtour, le temps du secret, de l'intimité, de la solitude.

A cause de cette présence permanente des personnages, peut-être plus encore que dans d'autres spectacles, la mise en scène est partie du comédien. C'est le travail de l'acteur qui a dessiné l'espace jusqu'à l'utilisation des accessoires et presque même la scénographie.

Cécile Maudet co-metteur en scène



LES PROPOSITIONS PEDAGOGIQUES

Pour Dostoïevski, le héros principal du roman est le jeune Aliocha auquel il souhaitait consacrer un troisième tome qu'il n'a pu écrire. Aliocha est un jeune homme qui sort de l'adolescence et que la vie au milieu de ses frères et plus généralement des humains, fait grandir rapidement.

Grandir est le thème majeur de l'adaptation ; c'est aussi le chemin que propose l'enseignant à ses élèves et c'est le passage délicat de l'adolescence qui interroge le pour quoi et le pour qui. Nous l'avons donc privilégié dans les propositions pédagogiques que permet cette œuvre. Quatre autres thèmes peuvent être aussi abordés et développés tel que décrits ci-après.

Au-delà du support pédagogique qu'apporte cette œuvre, notre souhait est de permettre aux lycéens et aux étudiants non seulement d'assister à l'une des représentations, mais de pouvoir confronter leur perception à celle des comédiens.

C'est la raison pour laquelle nous proposons des **rencontres au sein de l'établissement** avec deux des acteurs de la pièce quelques jours avant ou après la représentation.

Et, comme il est souvent plus enrichissant d'éclairer la réflexion par l'expérience personnelle, nous proposons aussi **un atelier de théâtre de 2 heures** au sein de l'établissement pour expérimenter par la parole et par le corps, la présence à soi-même et la relation aux autres, fondement du travail du comédien, mais aussi, la traversée des personnages des Frères Karamazov.

I) GRANDIR

Grandir seul ou par les autres ? Grandir en s'acceptant soi-même ou en se refusant ?

Dans les Frères Karamazov, chacun des personnages, confronté à son humanité, à ses passions, à ses désordres, à ses aspirations contradictoires qui peuvent l'opposer aux autres, donne un visage de ce grandissement auquel tout être humain est confronté.

Exister par soi-même ?

telle Grouchenka qui, très tôt, apprend à ruser, séduire, promettre, tromper pour ne pas être l'objet des autres et se prouver à elle-même sa capacité d'être.

GROUCHENKA. *Ah non, mon ange demoiselle, je ne vous ai rien promis du tout. Moi, ce que je fais, c'est seulement ce que je veux. Tout à l'heure, peut-être bien, je vous ai promis quelque chose, mais... si, d'un coup, il se remettait à me plaire, Mitia,... Voilà comme je suis sans constance...*

KATERINA. *Tout à l'heure, vous disiez... tout à fait autre chose...*

GROUCHENKA. *Ah, tout à l'heure ! Mais, moi, de cœur, je suis tendre, je suis bête.*

Combattre contre les autres ?

tel Smerdiakov, le bâtard, autodidacte, brûlé par un sentiment d'exclusion, d'ignorance et d'abaissement de la part des autres.

J'aurais pu en étudier bien d'autres, j'aurais pu en savoir encore plein, sans ma destinée. Je l'aurais tué en duel, au pistolet, celui qui m'aurait déclaré que je suis un chien parce que je suis un bâtard. Grigori Vassiliévitch, il me reproche que je me rebelle contre ma naissance : «Tu lui as déchiré tes entrailles à la Puante.» Je veux bien mais moi, j'aurais permis qu'on me tue dans son ventre juste pour pas y venir du tout, dans ce monde-là. Je déteste toute la Russie...

Un jour, j'avais m'éloigner, pour jouir et profiter... Je me ficherais de tout, je me ficherais vraiment de tout.

Accepter qui nous sommes avec nos obscurités et nos clartés ?

terreau d'où peut naître la vie par et avec les autres, tel que le découvre Dmitri dans sa prison ?

«Vieux frère, j'ai senti en moi un homme nouveau, un homme nouveau est ressuscité en moi ! Il était enfermé, et il ne serait jamais paru, sans ce coup de tonnerre. Tu vois, avant, tous ces doutes, je ne les avais pas du tout, mais ils étaient enfouis en moi. C'est justement à cause de ça, peut-être bien, qu'il y avait des idées, là, incon- nues qui bouillonnaient, que je faisais la noce, je me battais, que j'étais possédé... Je crois que j'ai assez de force maintenant, je dominerai tout, toutes les souffrances, juste pour me dire, pour me répéter à chaque instant : je suis ! »

S'élever par la connaissance et la raison ?

au risque qu'au nom de la seule raison, tout soit permis comme le développe Ivan - seule ma conscience est mon propre juge ?

«La conscience ! Qu'est-ce que c'est, la conscience ? C'est moi-même qui la fais. Alors, pourquoi est-ce que je me torture ? Par habitude. Suite à une habitude universelle de l'homme depuis sept mille ans. Perdons-là donc, cette habitude, et nous serons des dieux.»

Profiter outrageusement de la vie ?

de ses plaisirs, de ses jouissances, pour soi-même, comme Fiodor, le père que tous exècrent ?

FIODOR : *Grand Starets, que dois-je faire pour me gagner la vie éternelle ?*

ZOSSIMA. *Vous y parviendrez peu à peu. Vous savez vous-même depuis longtemps ce que vous devez faire, vous êtes assez intelligent. Ne mentez pas. Ne vous mentez pas à vous-même, surtout. Celui qui se ment à soi-même, ne respecte personne. S'il ne respecte personne, il cesse d'aimer. Et à défaut d'amour, il s'adonne aux passions et aux délices grossiers, et en arrive à une bestialité totale dans ses vices.*

Se sacrifier pour sauver l'autre et se donner ainsi bonne conscience ?

avec l'impétueux sentiment d'orgueil d'être indispensable à l'autre, tel l'amour de Katerina pour Dimitri ?

KATERINA. *Je le sais depuis longtemps. Dimitri ne l'a pas envoyé! En lui confiant, je l'éprouvais...*

IVAN. *Voilà le jeu que vous jouez !*

KATERINA. *Je voulais lui faire honte, pour qu'il vienne à moi, comme à Dieu, et qu'il sache enfin que je suis capable de tous les pardons.*

IVAN. *Eh bien, il n'est pas venu !*

KATERINA. *Il ne me connaît donc pas encore ?...Qu'il vienne ! Je suis son ami le plus fidèle. Ne sait-il toujours pas ce que je peux supporter pour lui ?...*

IVAN. *Adieu, Katerina... Plus il vous humilie, plus vous l'aimez. Voilà en quoi consiste, votre hystérie ! S'il s'amendait vous l'abandonneriez tout de suite...Usez votre existence dans la contemplation de vos vertus. Puissiez-vous en tirer une gloire assez belle pour vous sentir, à la fin, consolée... de tout le reste.*

Accueillir la pâte humaine comme elle est, apprendre à l'aimer ?

croire que la part d'enfance qui nous habite est le chemin qui ouvre à la vraie vie, accepter la traversée de la souffrance, « pardonner à tous, pour tout et pour tous », tel que l'expérimente dans sa chair le jeune Aliocha ?

ALIOCHA. *J'ai peur. J'aimais ce calme monastère. Je vous aime, mon père....Après de vous, tout m'était facile. Sans vous, c'est l'angoisse et les ténèbres !*

ZOSSIMA (souriant). *Eh bien, tu t'en iras vers les ténèbres, après ma mort... Tu es plus utile là-bas. Là-bas, il n'y a pas de paix. Va-t'en du monastère. Laisse tout et presse-toi de retrouver tes frères...Voilà mon com- mandement : cherche le bonheur dans le malheur. Travaille, travaille sans relâche.*

2) Peut-on grandir seul ?

Si Dostoïevski dépeint les multiples visages de l'être humain tel un anthropologue où chacun peut retrouver un peu de lui-même, rien n'est figé, rien n'est définitif car en toute personne existe la capacité de se laisser interroger, déplacer, retourner.

Tous ses personnages sont bousculés par la vie et par l'autre qui dans l'univers russe orthodoxe est aussi l'Autre, c'est-à-dire Dieu.

Grandir, c'est alors pour lui, accepter le déplacement intérieur ?

nommer ce qui nous traverse, ne pas rester accroché à ses certitudes et traverser l'épreuve pour laisser apparaître une vie nouvelle. Fin psychologue qui prend le temps de décrire la traversée de chacun – *le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie*, disait de lui Nietzsche – Dostoïevski est surtout un grand connaisseur de l'âme humaine. Son regard est ontologique. Il parle de l'âme parce qu'il a lui-même été confronté aux combats de son âme dans la détresse humaine, notamment dans les camps de Sibérie où il a séjourné 8 ans, dans la dérégulation au moment de sa mort programmée par le Tsar, mais aussi dans sa passion du jeu qui le détruit et fragilise sa famille ou dans le rejet de son propre père qui meurt assassiné par des moujiks qu'exaspérait sa cruauté.

Grandir, c'est aussi pour Dostoïevski, naître dans la rencontre de l'autre ?

Son écriture d'ailleurs privilégie le dialogue. Le critique Mikhaïl Bakhtine voit même dans le « dialogisme » l'apport essentiel du roman dostoïevskien. L'étude des carnets préparatoires montre un écrivain qui compose dans un dialogue permanent avec ses personnages, qui naissent de et par la parole. C'est le dialogue qui permet aux personnages de se découvrir aux autres comme à eux-mêmes. Aliocha, le héros principal du roman, est d'ailleurs très souvent au cœur ou plus encore, l'acteur de ces dialogues donnant à chacun d'être révélé à lui-même.



GROUCHENKA. Quelqu'un m'a appelé « ma sœur », aujourd'hui, quelqu'un de pur. Ça m'a bouleversé le cœur. J'ai fondu en larmes. Jamais je ne l'oublierai. Pour la première fois de ma vie on a eu pitié de moi, on m'a pardonné, on m'a aimée malgré ma honte, et pour autre chose que ma honte. J'aurais voulu arracher cette parure, rendre tout l'argent que j'avais et me mettre servante !

Pour évoquer cette révélation de la personne, Ivanov parle du réalisme de l'écriture de Dostoïevski, comme d'un « réalisme supérieur » qui « trouve l'homme dans l'homme », qui associe le visible et l'invisible, l'immanence et la transcendance de la personne. Dostoïevski écrit dans ses carnets « *J'ai mon regard particulier sur la réalité et ce que la majorité qualifie quasiment de fantastique et d'exceptionnel est parfois pour moi l'essence même de la réalité. La banalité des phénomènes et un regard conventionnel ne suffisent pas au réalisme... On me nomme psychologue, c'est faux, je suis simplement réaliste au sens supérieur, c'est-à-dire que je représente toutes les profondeurs de l'âme humaine* »

Grandir serait alors accéder à ce réalisme supérieur de l'être.

2) AUTRES THÈMES POUVANT ÊTRE AUSSI TRAVAILLÉS AVEC LES ÉLÈVES

Le retournement ou la résilience

Rien n'est fatal chez Dostoïevski, même la pire des situations peut être source de grâces et de transformation de la personne. C'est dans la plus grande dérégulation que s'opère le retournement intérieur ou la résilience lorsque la personne accepte le radical «bousculement» et basculement de sa vie. Ainsi le vit Grouchenka comme en témoigne Peggy Martineau qui interprète le rôle : « *Grouchenka cristallise chez les hommes le désir et la possession, alors même qu'elle va se trouver dans le dépouillement. Cette transmutation d'une nature orgueilleuse, séductrice, cruelle par avarice, jeu, dépit, vers un amour de la vérité, de Dieu comme un autre soi même, est aussi soudain que subit, difficile apprentissage d'une mutation par la rédemption et par l'amour, par l'infiniment grand qui rentre par une porte inconnue* ».

GROUCHENKA (l'étreignant). *Mitia, je t'aime ! Tu me pardonneras si je t'ai torturé ? C'est par rage que je vous ai torturé tous. Aime-moi !... ? Je ne suis plus la même aujourd'hui, j'ai compris... Personne ne m'avait aimée comme tu m'aimes... Tous les hommes sur la terre ils sont bien, tous, du premier au dernier. C'est bien sur la terre. On est peut-être moches, nous, mais sur la terre, c'est bien. On est sales et on est bien, sales et bien à la fois... Emporte-moi, oui... mais ne me touche pas, tant que je ne suis pas à toi. J'ai dit que j'étais à toi mais toi ne me touche pas... pas ici, c'est sale ici...*

DMITRI (à genoux). *J'obéis. Pas même la pensée...*

GROUCHENKA. *Pas ta maîtresse, ta femme. Aliocha l'a dit : c'est travailler qu'il faut. Je veux travailler la terre avec toi. Etre ta vraie femme, ...je suis ta femme. Mitia...Nous travaillerons, nous ferons pénitence. Dieu nous pardonnera. Je sais encore prier Dieu... Ah ! Mitia, nous allons vivre... Si mauvais qu'on soit, il fait si bon vivre !*

Cette résilience, Smerdiakov comme d'une autre manière Fiodor, s'y refusent au risque d'en mourir. Quant à Katerina et Ivan qui sombre dans la folie, ils sont au bord du retournement et n'osent encore franchir le pas.

ALIOCHA (désespérément, à Katerina) *Ivan, Katerina, je vous conjure... C'est comme une sorte d'illumination qui m'a pris d'un coup ...si ça se trouve, vous n'aimez pas du tout Dmitri...depuis le début. Et Dmitri, si ça se trouve, lui non plus il ne vous aime pas... c'est juste de la vénération...je ne sais pas comment j'ose mais il faut bien que quelqu'un dise la vérité...personne ici ne veut la vérité*

KATERINA. *La vérité ?*

ALIOCHA. *La voici, appelez tout de suite Dmitri et qu'il vienne ici, qu'il vous prenne la main, puis qu'il prenne la main de son frère Yvan, et que, vos mains, il les unisse. Parce que vous torturez Yvan seulement parce que vous l'aimez, et vous le torturez parce que Dmitri vous l'aimez d'hystérie, ce n'est pas en vrai que vous l'aimez ... c'est juste que vous vous en êtes persuadée.*

KATERINA (avec colère). *Vous n'êtes qu'un petit innocent de village, voilà ce que vous êtes.*

Mais le plus bouleversant témoignage est celui de Dmitri au cœur de sa prison, face à l'accusation qui doit le conduire en Sibérie malgré son innocence. Dmitri vit non seulement un retournement radical, mais aussi une rédemption qui lui donne de toucher à la profondeur et à l'indestructible réalité de son être humain et divin, d'autant plus perceptibles face à l'athéisme destructeur d'Ivan qui se manifeste dans un magnifique combat d'Ivan avec le diable qui n'est qu'une autre forme de lui-même.



Tous coupables pour tout et pour tous

Qui a tué le Père ?

En réalité chacun découvre que potentiellement il a pu tuer le père. Cette tentation du parricide si compréhensible tant le père est abject dans son égocentrisme outrancier, révèle combien tous, nous sommes coupables par nous-même, mais aussi coupables pour les autres.

C'est l'argument majeur de Dostoïevski face à toutes les tentations d'une compréhension erronée de la liberté individuelle : l'homme est libre, fondamentalement libre, et pour le chrétien qu'est Dostoïevski, Dieu remet totalement à l'homme cette liberté. Mais celle-ci contrairement au libre arbitre, rend solidaire l'homme de tous les hommes, de tout homme.

Le Starets Zossima, qui porte une attention et une affection particulières au jeune novice Aliocha, lui dit au moment de mourir :

Souviens-toi surtout que tu ne peux être le juge de personne. Car nul juge ne peut juger le criminel avant que ce juge lui-même ne se rende compte qu'il est lui-même un criminel exactement semblable à celui qui se tient devant lui, et que, lui, du crime de celui qui se tient devant lui, il est peut être le premier coupable.

Quand il s'en sera rendu compte, alors il pourra être juge. Si fou que cela puisse paraître, c'est vrai. Car si moi même j'avais été juste, le criminel, peut-être, qui se tient devant moi, n'aurait pas été là.

En notre époque où nous rejetons rapidement nos responsabilités sur les autres et sur cet autre impersonnel qu'est l'Etat, Dostoïevski nous fait découvrir notre humaine solidarité.

Cette solidarité qui s'enracine dans la conscience d'une liberté supérieure, Ivan, dans son nihilisme, ne peut à contrario l'accepter.

Il faut que je te fasse un aveu, Aliocha : jamais je n'ai réussi à comprendre comment on pouvait aimer ses prochains. Je veux dire, c'est justement les prochains qu'il est impossible d'aimer, on ne peut aimer que les lointains... A mon avis, l'amour du Christ pour les gens est, dans son genre, un miracle impossible sur terre. C'est vrai, Il était Dieu. Mais nous, nous ne sommes pas des dieux.

Tout est permis...

Telle est la philosophie d'Ivan qui rejetant Dieu ou plutôt sa création, estime que chacun est le propre maître de sa conscience. « Transcende toi, toi-même »

IVAN. Oui, Aliocha. Devenir un homme est affreux. J'aurais voulu rester un adolescent, comme toi... J'accepte que la vie a un sens et je crois en l'harmonie éternelle dans laquelle dit-on, nous nous fondrons tous, un jour. Mais qu'est-ce que c'est que cette harmonie s'il y a un enfer ? ... Ce n'est pas Dieu que je n'accepte pas, comprend le bien, c'est le monde qu'il a créé que je n'accepte pas.

FIODOR (s'accoudant). ... Ivan, Il existe Dieu ou Il existe pas ... J'ai besoin de savoir...

IVAN. Non, Dieu n'existe pas.

FIODOR. Et l'immortalité ?

IVAN. Non plus.

FIODOR. Pas d'immortalité, pas le plus petit bout d'immortalité ?

IVAN. Rien.

FIODOR. C'est-à-dire un zéro absolu, ou une toute petite fraction d'unité ? Même pas une fraction de fraction ?

IVAN. Le zéro absolu.

FIODOR. Mais alors... mais alors, Ivan, tout est permis ?

IVAN. *Oui, père, tout est permis.*

Mais c'est au nom de cette totale liberté individuelle que celui qui se vit comme le disciple d'Ivan, mais plus fragile, Smerdiakov, pourra commettre et justifier l'irréparable.

SMERDIAKOV à Ivan . . .*tout est permis. Ca c'est vrai que vous m'avez appris ça, parce que, ça, vous me l'avez dit souvent : si Dieu infini n'existe pas, alors il peut pas exister non plus aucune vertu et on en a pas besoin du tout d'ailleurs. Là vous aviez raison.*

Est-ce si lointain de nous quand, par exemple, tout semble permis dans le monde de la finance ? Et les propos du Starets ne font-ils pas échos aux alarmes lancés par nombre de scientifiques ou de sociologues ?

STARETS (voix off) : *Homme, ne te hausse pas devant les animaux, ils sont sans péché, alors que toi, avec ta grandeur, tu pourrais la terre dès que tu y parais.*

Ils se sont tous séparés les uns des autres, dans notre siècle. Chacun s'isole dans son terrier, chacun s'éloigne des autres, se cache, et cache ce qu'il possède, chacun veut ressentir en lui-même la plénitude de la vie et le résultat de ses efforts, c'est une plus grande solitude.

Mais le terrible isolement humain arrivera à sa fin et tout le monde comprendra à quel point leur séparation mutuelle était contraire à la nature. Et ils s'étonneront d'être restés si longtemps dans les ténèbres.

Comment naît la conscience humaine ?

Non du seul interdit pour Dostoïevski, même si l'interdit est ce qui est dit entre, pour établir les contours d'une vie sociale que se donnent entre eux des êtres humains dans le temps et l'espace. La conscience humaine naît de la rencontre de l'autre, comme celui qui nous façonne et nous révèle, non celui qui m'appartient ou m'empêche d'avoir ; elle naît aussi de cette confrontation avec un Autre, plus grand que nous-même qui élargit le champ de notre appréhension du monde et de la vie.

Dostoïevski plus que tout autre est conscient de la question du mal sous toutes ses formes et il l'aborde à travers chacun de ses personnages, même Aliocha, mais il ne se situe pas dans un conflit entre le bien et le mal. « *Tout est permis* », ou, « *tous coupables pour tout et pour tous* » et par voie de conséquence, « *pardonnez à tous, pour tout et pour tous* », tel est le choix proposé à chacun.

Alors comme l'écrit Olivier Fenoy, co-metteur en scène, pour préciser l'intention du spectacle :

« Bien plus que de savoir qui a tué le père, il s'agit d'un combat, d'une lutte de Titan de chacun avec lui-même et avec le démon qui l'habite... ce même combat qui demande à chacun d'entre nous d'accepter ou de refuser cette déréliction salvatrice, et par là de faire sienne ou non la conscience humble du « tous coupables », composante verticale et horizontale d'une même croix, Aliocha ne s'y soustrait pas. Comme chacun, il en souffre les affres, mais à la grande différence de ses frères, il ne s'y laisse pas enfermer. Tout au contraire, pour avoir su écouter et voir dès l'enfance, quitte à passer pour un naïf, il garde son cœur ouvert et tout naturellement, incapable de s'occuper de lui-même, prend sur lui la souffrance d'autrui.

Sa Grâce ? Il se sait pauvre sans même pouvoir imaginer qu'il puisse en être autrement... Et c'est sans doute cette pauvreté qui lui donne de traverser en une nuit la grande éclipse de sens qui soudain le foudroie. »

Si Dieu Existe...

FIODOR. *Si tout est permis, qui c'est qui se moque des gens alors Ivan? On pourrait être si heureux, sur la terre!...*

IVAN. *Le diable, je parie !*

FIODOR. *Et le diable, il existe ?*

IVAN. *Non, le diable non plus il n'existe pas. Aucune civilisation n'aurait pu exister si on n'avait pas inventé Dieu.*

FIODOR. *Aucune civilisation ? Sans Dieu, c'est-à-dire ?*

DMITRI (dans sa prison) : *Notre frère Ivan, il cache une idée. Notre frère Ivan, c'est un sphinx et il se tait tout le temps. Et, moi, Dieu me torture. Et lui, alors, non ?*

A ce moment-là, si Dieu n'existe pas, l'homme est chef de la terre, de toute la création. Magnifique !

Seulement, comment il peut être vertueux, sans Dieu ? Question. Moi, c'est toujours ça. Parce que, qui est-ce donc qu'il aime l'homme, je veux dire ? Qui est-ce qu'il remerciera, à qui il le chantera, son hymne ? Y'en a qui rigolent. Y'en a qui disent que sans Dieu aussi on peut aimer l'humanité. Ils ne comprennent pas ça, eux, tout ce qu'ils veulent, c'est bâtir un immeuble et le mettre en location, moi, je n'arrive pas à comprendre. C'est facile de vivre, pour eux.

Comme l'écrit Cécile Maudet, co-metteur en scène :

« Parfois l'histoire a un visage grimaçant et tristement reconnaissable. Janvier 2009, un couple en pleurs alerte l'opinion au journal de 20 heures, leur petite fille Thyphaine a disparu. La caméra s'approche, leurs regards sont si déchirants. Janvier 2013, le même couple est à la barre d'un tribunal du Nord, et fait le récit des coups qu'ils ont portés sur cette même enfant de 5 ans, coups ayant entraîné sa mort. Ce douloureux événement vient de se reproduire à Clermont-Ferrand avec la petite Fiona. Dostoïevski comme à son habitude aurait découpé les articles de journaux annonçant leurs procès et les aurait classés au dossier des actes inhumains, incompréhensibles et pourtant fascinants, matière de ces romans.

En 1879 déjà, sa voix se faisait en effet entendre à travers le personnage d'Ivan : *Et cette mère arrivait à dormir, quand la nuit, on entendait les gémissements de la petite fille, enfermée dans cet endroit sordide, frappant de ses petits poings minuscules et demandant à son « piti Jésus » de la défendre – tu comprends ce galimatias, toi, mon ami et mon frère, tu comprends pourquoi il a été créé, ce galimatias et à quoi il sert ? Le monde de la connaissance tout entier ne vaut pas les larmes de l'enfant vers le « piti Jésus.*

La voix de son frère Dmitri crie plus fort encore : *Pourquoi ? Pourquoi elles sont là, ces mères, pourquoi les gens sont pauvres, pourquoi il est pauvre, le petiot, pourquoi elle est toute nue la steppe, pourquoi ils ne s'étreignent pas, ils ne s'embrassent pas, pourquoi ils ne chantent pas des chants de joie, pourquoi ils ont noirci comme ça, comme dans un malheur noir, pourquoi ils ne nourrissent pas le petiot ?*

Les Frères Karamazov est le roman de l'enfance, pas de cette enfance idéale, innocente et pure des rousseauistes, l'enfance a ses méchancetés et ses noirceurs, mais celle qui sait encore accueillir le mystère de la vie et de l'existence, sans chercher à comprendre, à soupeser, à justifier. C'est pour cela qu'Aliocha en est le héros. *Héros ne veut pas dire chez l'auteur solitaire.*

Aliocha ne peut être seul, aucun des personnages ne peut l'être puisque aucun ne se comprend sans les autres, aucun ne se sauve ni ne se perd sans avoir gagné ou abîmé une part d'humanité.

Les yeux grands ouverts, sans peur, silencieux, ce jeune homme tient par la main chacun des personnages tout au long de cette histoire, dans leur descente vertigineuse en eux-mêmes, les rassurant et les étreignant au moment même où le sentiment de déchéance est le plus fort. Car pour Dostoïevski, si Dieu existe, il est celui qui vient chercher l'homme dans le néant. Lui qui est néant et plénitude, inconnaissable, et plus intime à l'homme que lui-même. »

L'âme d'Aliocha, avait soif de liberté, d'espace, d'étendue. Le silence de la terre était comme en train de se fondre avec celui du ciel, le mystère de la terre touchait à celui des étoiles Il ne savait pourquoi il embrassait la terre, il n'essayait pas de se l'expliquer, ... mais il l'embrassait en pleurant, et jurait avec ivresse de l'aimer, de l'aimer dans les siècles des siècles.

Sur quoi pleurait-il ? Oh il pleurait sur ces étoiles qui rayonnaient pour lui du fond de l'abîme. Comme si tous les fils de ces mondes de Dieu innombrables venaient de se rejoindre d'un seul coup dans son âme. Il voulait pardonner à tous les humains pour tout et leur demander pardon pour tout, oh pas pour lui-même, mais pour tout et pour tous. Il était tombé à terre comme un pauvre jeune homme, il se releva pour toute sa vie comme un combattant ferme. Et jamais, jamais Aliocha ne put oublier par la suite, de toute sa vie, cette minute-là. « Quelqu'un est entré en mon âme à cet instant. »



3) LA RENCONTRE AVEC LES COMÉDIENS

Après le spectacle, si les élèves ont travaillé sur les thèmes de l'oeuvre, une rencontre peut être envisagée dans l'école avec un ou deux comédiens pour partager sur son expérience et sur la perception de la pièce et du jeu par les élèves.

Cette rencontre est aussi envisageable quelques jours avant le spectacle comme une préparation.

Durée : 1 heure

4) L'ATELIER DE LA PAROLE

La scène est le lieu privilégié de la parole, de l'intuition et de l'expression des forces vitales.

Produire un résultat n'est pas son premier but.

Elle offre un espace à ce qui est rarement dit, et donne à voir ce qui est parfois caché.

Elle révèle la personne et la magnifie. Elle est école et vie.

Extrait de la charte du Théâtre de l'Arc en ciel

Objectif :

C'est en partenariat avec les enseignants que le Théâtre de l'Arc en Ciel se propose d'intervenir dans les établissements scolaires et auprès des étudiants. Il s'agit de passer de la réflexion à l'expérimentation en explorant de "l'intérieur" les enjeux de la pièce par une courte expérience de prise de parole et de jeu en public.

Contenu :

Des exercices personnels et communs sur les thèmes de :

- La Parole : Faire l'expérience du poids, de la force d'une parole qui engage.
- La relation : A partir d'exercices d'expression à deux, découvrir la nécessité de l'attention à l'autre pour développer une réelle présence au public, expérimenter la qualité et l'intensité de la relation entre deux êtres

Durée : 2 heures

Nombre d'élèves : 15 au maximum

Moyens :

Dans l'idéal, une salle de travail théâtral permettant de faire le noir et de travailler sous la lumière de projecteurs. Sinon, la salle de classe pourra être utilisée ou toute salle, assez grande, permettant de dégager un espace central vide qui privilégiera une conversation et une prise de parole publique.

Coût : 50 à 75 €/h

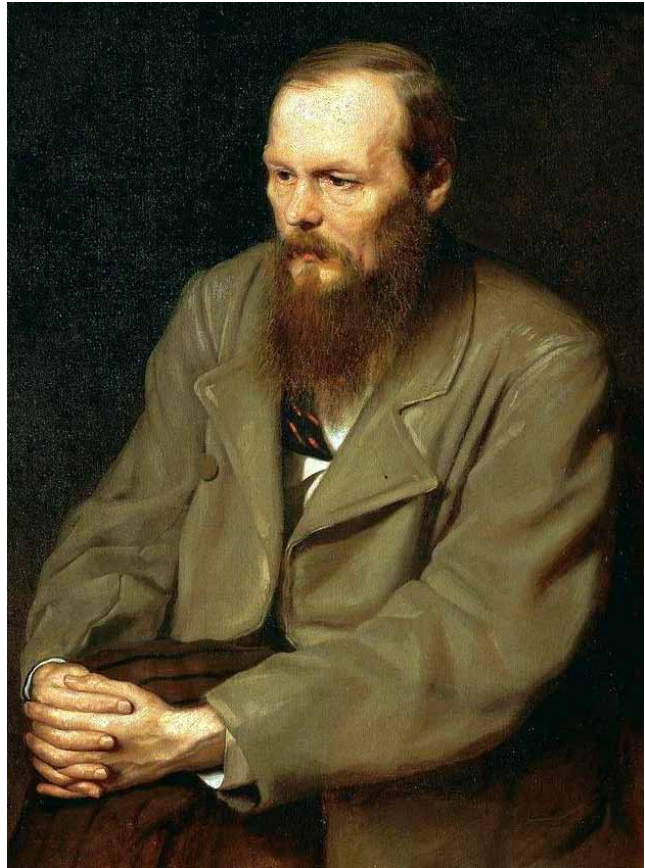
Comme pour la rencontre avec les comédiens, cet atelier peut être envisagé quelques jours avant la représentation ce qui permet aux élèves de se sentir plus personnellement invités à cette expérience commune qu'est le théâtre. Il peut aussi se dérouler après la représentation comme une seconde interprétation de la pièce.

FIODOR MIKHAÏLOVITCH DOSTOÏEVSKI 1821-1881

«Tout ce qui est mort et négation dans les philosophies, Dostoïevski l'a surpassé ; mais telle est sa grandeur, qu'il monte d'un degré encore. Il porte à la rédemption l'accablement de nos fatalités... Je vois en Dostoïevski un Nietzsche racheté» .

André Suarès, *Cahiers de la Quinzaine*, 1912

Dostoïevski est un écrivain russe, né à Moscou en 1821. Son père était médecin et, trop autoritaire, fut assassiné par ses propres paysans. Sa mère mourut lorsqu'il était très jeune. Il entre à l'école d'ingénieurs de Saint-Pétersbourg en 1838 et devient officier ingénieur du génie en 1841. En 1844, il demande sa retraite pour pouvoir se consacrer à la littérature et écrit son premier roman, *Les Pauvres Gens*. Ce roman remarqué par le poète Nikolaï Nekrassov et l'influent critique Vissarion Belinsky connut un succès certain. Ce ne fut pas le cas pour ses romans suivants, *Le Double* et *La Logeuse*.



En 1847, il fréquente le cercle du socialiste utopiste Mikhaïl Petrachevski. Cette même année, il fait sa première crise d'épilepsie, à 26 ans. En avril 1849, les membres du cercle Petrachevski sont arrêtés et emprisonnés, y compris Dostoïevski. Après un simulacre d'exécution sur la place Semenov, le 22 décembre 1849, le tsar ayant gracié les prisonniers au moment même où ils allaient être exécutés, la sentence est transformée en un exil de plusieurs années et la peine commuée en déportation dans un bagne de Sibérie.

Sa peine se termine en 1854 et il est affecté comme officier à un régiment de Sibérie. Il recommence à nouveau à écrire : *les Souvenirs de la maison des morts*, récit romancé de sa vie au bagne, puis une comédie, *Le bourg de Stepantchikovo et ses habitants*.

En 1857 il épouse Maria Dmitrineva Isaeva. En 1860, il obtient sa retraite comme sous lieutenant et l'autorisation de rentrer vivre à Saint-Petersbourg, sous la surveillance de la police secrète. Il renoue alors avec les libéraux et fonde avec son frère Mikhaïl une revue modérée et nationaliste, *Le Temps*, interdite en 1863.

L'arrivée au pouvoir du nouveau tsar Alexandre II en 1855 amène de nombreuses réformes en Russie. Le servage est aboli en 1861. Malgré ces ouvertures politiques, on assiste à l'émergence de mouvements révolutionnaires violents, ce qui inquiète beaucoup Dostoïevski. En 1862, il se rend en Europe pour la première fois et rencontre Apollinaria Souslova. Sa femme meurt en 1864, puis son frère Mikhaël en 1865. Il est couvert de dettes et doit fournir de quoi vivre à la femme et aux enfants de son frère. Pour échapper aux créanciers, il continue à voyager et tente de faire fortune à la roulette. On trouve des échos de sa passion malade du jeu dans *Le Joueur* (1866) et *L'Adolescent* (1875). Il revoit Apollinaria (Pollina) Suslova qui refuse sa proposition de mariage.

Ces années d'errances et de troubles marquent profondément Dostoïevski. Son aversion pour l'Europe et la démocratie grandit. Il publie le célèbre *Carnets du sous-sol*, réponse au roman *Que faire ?* du révolutionnaire Tchernitchevski. Selon Dostoïevski, l'égalité démocratique n'efface pas la violence des rapports humains mais l'exacerbe au contraire.

Il engage Anna Griogorievna Snitkine comme secrétaire et elle devient sa femme en 1867. Grâce à son esprit pratique et à sa volonté, la situation du ménage s'améliore. Dostoïevski renonce au jeu et se met à travailler régulièrement, publiant ses œuvres les plus abouties : *Crime et Châtiment*, *l'Idiot*, *Les Démons* puis *Les frères Karamazov*. Le succès populaire arrive enfin. Son *Discours sur Pouchkine* (1880) fait même de lui un héros national. Il succombe à une hémorragie le 28 janvier 1881 et est enterré à Saint-Pétersbourg. Ses obsèques sont suivies par 30 000 personnes.

BIBLIOGRAPHIE

- Gabrielle Althen, Dostoïevski. Le meurtre et l'espérance, Paris, Éditions du Cerf, 2006
- Mikhaïl Bakhtine, La Poétique de Dostoïevski Paris, Le Seuil, 1970
- Nicolas Berdiaev, L'Esprit de Dostoïevski, (1921), éd. St-Michel, Paris et Liège, 1929
- Jacques Catteau, La Création littéraire chez Dostoïevski, Institut d'études slaves, 1978.
- Léon Chestov, La Philosophie de la tragédie, Dostoïevski et Nietzsche, J. Shiffirin 1926
- Paul Evdokimov, Dostoïevski et le problème du mal
- André Gide, Dostoïevski
- André Suarès, Dostoïevski
- D. Arban : Dostoïevski, Paris, Le Seuil, 1995.
- Stefan Zweig, Trois maîtres. Paris, Belfond, 1988.
- Viatcheslav Ivanov, Dostoïevski, Tragédie, Mythe et religion Edition des Syrtes

L'émission : les nouveaux dossiers de la connaissance, consacrée aux *Frères Karamazov*
<http://www.franceculture.fr/oeuvre-l-experience-extreme-de-michel-eltchaninoff.html>



STRUCTURE DE LA PIÈCE

Prologue : Photo de famille

Le narrateur présente le Père et les 4 Frères Karamazov et situe le contexte de la réunion de famille

Acte I : Au monastère

Le Père et les frères se retrouvent au monastère où le jeune Aliocha est novice, pour demander au Père Zossima de départager le différent qui oppose Feodor et Dmitri.

Echanges violents entre le père et le fils, le Starets s'agenouille au pied de Dmitri. Effroi, tous se retirent. Le Starets renvoie Aliocha auprès de ses frères : *Tu es plus utile là-bas. Là-bas, il n'y a pas de paix.*

Acte II : Aliocha et ses frères

Dmitri interpelle Aliocha pour lui raconter toute l'histoire avec Katerina, sa fiancée, puis son amour pour Grouchenka, les 3000 roubles « volés » à Katerina, sa honte et l'impérieuse nécessité de les obtenir de gré ou de force de son Père pour les rendre à Katerina.

Aliocha se rend chez Katerina, y trouve Ivan et à leur grande surprise, Grouchenka qui va créer le scandale alors que Katerina avait cru s'en faire une alliée. Effondrement de Katerina. Ivan, quoique amoureux depuis longtemps de Katerina, lui annonce son départ définitif pour Moscou, Aliocha veut le retenir et révèle leur amour à tous les deux, mais la rupture semble consommée.

Aliocha retrouve Ivan à la Taverne qui lui partage sa vision de l'homme, de Dieu, du monde qu'il ne peut accepter tel qu'il est, notamment cette injustice irrecevable faite aux enfants.

Fin de l'acte II avec la mort du Starets Zossima, tentation d'Aliocha.

Acte III : Le Père

Feodor attend avec impatience la venue de Grouchenka en présence de Smerdiakov, Grigori, Ivan, Aliocha. Dmitri survient, brutalise son père, persuadé qu'il cache Grouchenka puis s'enfuit. Sous le choc, Feodor parle de ses amours sans retenue, choquant profondément Aliocha, puis Smerdiakov, évoquant successivement leurs mères respectives. Altercation entre Feodor et Ivan à qui Smerdiakov va révéler dans des propos ambigus, les secrets du Père sur la venue de Grouchenka qu'il a dévoilé sous la menace, à Dmitri. Fin de l'Acte III : la mort du Père. Quel est le coupable?

Acte IV : La Taverne : Grouchenka et Dmitri

Grouchenka a rejoint son premier amour, un officier polonais, Moussialovitch pour partir avec lui. Déception celui qu'elle aimait est devenu un goujat. Dmitri fait irruption, exalté. Lui qui était ruiné, arrive plein de billets en main et tout un chargement de bouteilles et de victuailles pour une fête endiablée, ses vêtements sont tachés de sang. Grouchenka bascule comprenant que son véritable amour est Dmitri qu'au petit matin, surprise, la police vient arrêter pour le meurtre de son père ; *Je ne suis pas coupable de ce sang là!*

Acte V : La lumière procède du noir

Qui a tué le Père ? Six personnages, tous coupables : Dmitri, Ivan, Aliocha, Smerdiakov, Katerina, Grouchenka. Six traversées de l'épreuve distinctes, dont un terrible affrontement entre Ivan et Smerdiakov à l'issue fatale. Épilogue en trois monologues tel un oratorio, Dmitri trouve la lumière dans sa prison, Ivan plonge dans la folie, Aliocha se relève comme un combattant ferme et apaisé.

DISTRIBUTION



Fiodor Pavlovitch Karamazov	Olivier Fenoy
Dmitri Fiodorovitch Karamazov	Bastien Ossart
Ivan Fiodorovitch Karamazov	Jean-Denis Monory
Alexei Fiodorovitch Karamazov (Aliocha)	Gabriel Perez Milchberg
Smerdiakov	Lorenzo Charoy
Katerina Ivanovna Verkhovlseva	Laurence Cordier
Agrafena Alexandrovna Svetlov (Grouchenka)	Peggy Martineau
Moussialovitch	Julien Marcland
Le narrateur	
Le Père Zossima	Bertrand Boss
Vroublevski	
Grigori Vassiliev	Jean-Francois Singer
Le chef de police	
Maria Kondratievna	Sophie Milchberg/ Romane Bricard
Andrej	Léo Pochat
Un moine	
Un danseur	
<hr/>	
Traduction	André Markowicz
Adaptation	Sophie-Iris Aguetant, Olivier Fenoy, Cécile Maudet, Bastien Ossart
Mise en scène	Cécile Maudet, Olivier Fenoy
Scénographie	Eric Baptista
Musique et Son	Eveline Causse, Philippe Rabuteau
Lumières	Philippe Bourgeois
Costumes	Chantal Rousseau Gaëlle Picard Angèle Guérin
Attaché de Production	Loic Devaux
Communication	Brigitte Frénoy

LES PERSONNAGES

Fiodor Pavlovitch Karamazov

Fiodor Pavlovitch Karamazov est un propriétaire foncier tristement célèbre pour son âpreté au gain, ses orgies et son caractère violent. Il a été marié deux fois, et a eu trois fils dont il ne s'est guère occupé : l'aîné Dmitri, de sa première épouse et Ivan et Alexeï de la seconde. Perversi jusqu'au fond de ses veines et dans sa sensualité, souvent cruel, Fiodor Pavlovitch ressent parfois en lui, dans certaines minutes d'ivresse, une peur spirituelle et un choc moral, qui se répandent pour ainsi dire physiquement dans toute son âme. C'est dans ces moments là qu'il aime qu'il y ait à côté, pas loin, Grigori, son fidèle serviteur, qui peut voir toutes les ignominies, qui connaît tous les secrets, mais qui par dévouement, admet tout, ne dit rien contre, surtout qui ne reproche rien, ne menace de rien, ni dans cette vie, ni dans l'autre.

Fiodor Pavlovitch est le personnage central focalisant toutes les exaspérations et le désir de meurtre du Père, son assassinat soulève la question de la culpabilité partagée.

Dmitri Fiodorovitch Karamazov

Dmitri Fiodorovitch Karamazov est le fils aîné de Fiodor Pavlovitch Karamazov. Abandonné par sa mère à l'âge de 3 ans, elle quitte le domicile conjugal suite à sa relation plus que houleuse avec Fiodor, délaissé par son père, Dmitri officier de l'armée, revient chez son père à l'âge de 28 ans pour une question d'héritage, dont le solde s'élève à 3000 roubles. Or, Fiodor accroché à son argent, ne veut pas lâcher un kopeck pour ce fils turbulent et fêtard. Les tensions entre le père et le fils sont alors à leur comble d'autant plus que tous deux sont amoureux d'une même jeune femme Grouchenka, leur alter-ego dans la débauche et l'aspiration à la lumière. Dmitri se bat avec son père, à tous les sens du terme, il menace même de le tuer.

Dmitri Karamazov, c'est l'épris de justice et d'égalité. Les mensonges et les injustices d'un monde qui se perd dans des valeurs bassement humaines et matérielles le torturent et torturent son âme. C'est le débauché au coeur pur. C'est aussi le sanguin, le passionné, le violent. Sans doute est-ce là une des raisons qui lui font chercher la lumière et la paix de l'âme.

Ivan Fiodorovitch Karamazov

Ivan Fiodorovitch, fils aîné du second mariage de Fiodor Pavlovitch avec Sofia Ivanovna, dit "la Hurluse", se vit orphelin de mère, dès l'âge de 6 ans, comme son petit frère de lait, Alexeï. Délaissé par son père, confié à une tante de Moscou, Ivan fera de brillantes études et rapidement sera reconnu dans les milieux intellectuels. Nihiliste, il représente le courant socialiste qui traverse la Russie. Il vient s'installer mystérieusement chez son père pour une affaire concernant son frère Dimitri, quelques mois avant le tragique événement qui devait bouleverser cette famille et tombe amoureux de Katerina, la fiancée délaissée de Dmitri.

« Je suis un homme réservé, détaché, élégant et passionné par l'Occident, mais brûlé de l'intérieur : je ne veux pas vivre selon ma nature Russe, et je vis... mais la rage dans le cœur! »

Alexeï Fiodorovitch Karamazov (Aliocha)

Alexeï est le plus jeune de la fratrie. De la même mère qu'Ivan, il vit son enfance loin de son père puis de son frère qui devient vite un étranger. Il revient dans la ville natale pour se présenter au monastère en tant que novice et s'attache plus particulièrement à la personne du starets Zossima en qui il trouve un nouveau père réconfortant et un axe. Mais celui-ci juste avant sa mort, le renvoie dans le monde. Comment ne pas s'y perdre et accepter d'être lui aussi un Karamazov ?

C'est là tout l'enjeu et la puissance de ce personnage si singulier qui traverse les broussailles de l'existence, non sans s'y piquer, en gardant sa simplicité. Il est le mat et la quille, l'axe de l'œuvre, celui qui

porte le temps infini et apporte, malgré son jeune âge, du réconfort et de l'espérance à ceux qu'il croise.

Un mot pourrait le qualifier : sens, pour direction et axe, mais aussi sensualité et sensibilité karamazoviennes et enfin, signification puisqu'il est le porteur de la tradition orthodoxe.

Tout part chez lui d'une prise de conscience très tôt de son être perfectible, de son impureté potentielle et inavouable. Avec la naïveté de l'enfance, il va se retrouver à arpenter le monde, essayant de le comprendre dans le sens de prendre avec, il n'est pas un intellectuel.

Pour Dostoïevski, ce « précoce ami de l'humanité » est « notre héros ».

Smerdiakov

Fils bâtard, né d'Elisavéta la Puante, la simplette du village, qui mourut en l'accouchant après avoir été abusée dans un fossé par Fiodor Karamazov, une nuit de débauche, Smerdiakov a été recueilli à sa naissance par Grigori dont l'éducation brutale le rendre épileptique. Il est le laquais et le cuisinier de Fiodor Pavlovitch.

De caractère renfermé et solitaire, il est spectateur de tous les débordements de Fiodor et subit l'incompréhension totale de Grigori, lequel continue à lui reprocher d'avoir « déchiré les entrailles de sa mère ». Ce personnage porte la marque infâme de ceux qui n'ont jamais connu d'espoir, et dont la rébellion ne peut se manifester autrement que dans une définitive négation de la vie, notamment sous l'influence d'Ivan qu'il hait et dont il admire la pensée.

Un tel personnage trouble ne peut être réduit à un symbole ou un caractère, il est pour un comédien le terrain idéal pour chercher l'humanité au plus profond de la misère.

Katerina Ivanovna Verkhovlseva

Katerina est une jeune fille de bonne famille, fille d'un lieutenant colonel, remarquée dans la société russe pour ses vertus et sa grande beauté. Pour sauver son père de la prison, elle sacrifie son honneur, acceptant de recevoir de Dmitri Karamazov la somme d'argent qui remboursera les dettes paternelles en échange de ses faveurs. Mais Dmitri, profondément touché par elle, lui offre l'argent sans rien exiger en retour. Bouleversée, Katerina lui écrit une lettre lui offrant son amour éternel tout en le remboursant grâce à l'héritage inattendu d'une parente.

C'est donc en fiancée de Dmitri que Katerina arrive dans la petite ville où vivent les Karamazov. Dmitri la délaisse et finit par l'abandonner pour une autre femme, Grouchenka. Elle se lie avec Ivan pour qui, sans se l'avouer, elle développe des sentiments très profonds. Mais Katerina décide que quoique Dmitri entreprenne, elle lui sera fidèle jusqu'au bout.

Cet idéal de sacrifice absolu pour « sauver » Dmitri, la rend impitoyable avec elle-même et ceux qui l'entourent, cruelle sans vouloir l'être, d'un orgueil extrême. Elle met Dmitri à l'épreuve en lui confiant une somme d'argent, sachant pertinemment qu'il n'en fera pas l'usage qu'elle lui a demandé. Elle veut ainsi lui prouver qu'elle peut tout lui pardonner. Cet acte de toute puissance va pousser Dmitri à sa perte au lieu de le sauver.

Agrafena Alexandrovna Svetlov (Grouchenka)

Grouchenka, fille de diacre, devient orpheline à l'adolescence. Folle amoureuse à 17 ans de l'officier polonais Moussialovitch qui lui promet de revenir la chercher et de l'épouser mais l'abandonne en épousant une autre femme, Grouchenka va devoir très tôt apprendre à ruser, séduire, promettre, tromper, gagner de l'argent afin de bénéficier de la protection des hommes et s'assurer un toit et une vie décente.

Elle passe ainsi pour une femme dévoyée, frivole, de mauvaise vie, alors qu'en réalité elle se réserve toujours pour Moussialovitch dont elle attend le retour dans un mélange de passion et de révolte. Par ennui, par jeu, autant que par nécessité, âgée de 22 ans, elle se laisse séduire par Fiodor, puis par Dmitri, prêt à tout pour elle.

En retrouvant Dmitri alors même qu'elle avait rejoint son bien aimé devenu un goujat, elle réalise l'amour sans borne, absolu, qu'il a pour elle. Elle connaît alors une transmutation soudaine d'une nature orgueilleuse, séductrice, cruelle par avarice, vers un amour de la vérité ; la lumière l'éblouit, l'attire, la brûle. Son destin va s'accomplir, elle se vouera toute entière à Dmitri, acceptant de le suivre 20 ans en Sibérie par amour, et par la volonté d'une rédemption absolue.

Le Père Zossima

Le starets Zossima a dans les soixante-cinq ans. Il vient d'une famille de propriétaires fonciers, ayant dans sa prime jeunesse, été militaire. Il a sidéré Aliocha par une espèce de qualité de l'âme particulière. Aliocha vit dans la cellule même du starets, qui l'aime beaucoup, et l'admet auprès de lui. Le Père a tellement pris en son âme de secrets, de douleurs et d'aveux qu'à la fin il a acquis une perspicacité si fine qu'il peut deviner au premier regard, lorsqu'un inconnu se présente à lui, pourquoi il est venu, ce qu'il lui faut, et, même, quelle genre de souffrance lui torture la conscience. Les moines disent qu'il s'attache à l'âme de celui qui pêche le plus.

Presque tous ceux qui entrent chez le starets avec inquiétude, ressortent de chez lui illuminés et pleins de joie, et le visage le plus sombre reparaît heureux.

Personnage central du premier acte, révélant chacun à lui-même, sa mort sera une épreuve pour le jeune Aliocha qu'il a envoyé en mission dans le monde.

Grigori Vassiliev

Grigori Vassiliévitch Koutouzov est un homme ferme et inflexible qui marche obstinément et en droite ligne vers son but. Honnête et incorruptible, Grigori sait qu'il a sur son maître une influence indiscutable d'autant que pour Fiodor, il est l'homme le plus sûr du monde.



D'aspect, Grigori est un homme froid et grave, peu bavard, ne proférant que des paroles de poids, tout sauf frivoles. C'est lui avec sa femme Marfa Ignatievna qui s'est occupé de Dmitri, puis d'Ivan et de Smerdiakov qu'il prend comme un fils adoptif. violemment frappé par Dmitri au moment du meurtre du Père, il sera le témoin à charge capital.

Le Narrateur

C'est la position prise par Dostoïevski lui-même dans la narration du roman suscitant une familiarité avec le lecteur ; c'est aussi le personnage introduit dans l'adaptation pour donner la chronologie des événements et créer une sorte de complicité avec les spectateurs.

CRITIQUES D'ENSEIGNANTS

Critique d'un professeur de lycée

Depuis près de 30 ans, le théâtre de l'Arc-en-Ciel met en scène des spectacles de haute qualité artistique. On se souvient de créations originales autour d'Etty Hillesum, de la correspondance des Tolstoï, ou des intuitions mystiques de Teilhard de Chardin... En adaptant le chef d'oeuvre de Dostoïevski dans la traduction d'André Markowicz, l'équipe de l'Arc-en-Ciel affronte un sommet de la littérature...

Les acteurs incarnent admirablement les personnages du roman... On appréciera les nécessaires simplifications de l'intrigue : elles conservent l'essentiel du sens en évitant le piège du didactisme. La mise en scène, sobre mais suggestive, évolue d'une narration linéaire, fidèle à la progression du récit, vers une stylisation plus abstraite : à partir de l'assassinat du père Karamazov, on s'éloigne des méandres de l'intrigue au profit de tableaux simultanés qui figurent la destinée de chaque personnage... où se déchiffre par avance l'histoire de notre culture, inconsolable d'avoir tué le Père: « Si Dieu n'existe pas, tout est permis » déclare Ivan à son double dérisoire, le valet Smerdiakov.

Mais Dostoïevski, qui a éprouvé dans sa chair la tentation de l'athéisme, nous conduit jusqu'à la lumière. La mise en scène converge vers une dernière vision: au seuil de sa nouvelle vie, Aliocha embrasse la terre charnelle et l'arrose de larmes de gratitude: « Mon âme a été visitée à cette heure ».

Un spectacle accessible à des élèves de terminales, voire de premières, nécessitant cependant une introduction en classe afin de les préparer à l'intrigue et aux grands questionnements des Frères Karamazov.
Xavier Dufour

Critique d'un professeur de philosophie

Dès les premiers mots échangés entre Fédor et ses fils la scène devient tout à la fois notre âme et le monde où s'affrontent la débauche et l'innocence, l'amour vénal et l'élan authentique vers l'autre, le rationalisme étroit et la foi, la jalousie et la miséricorde. Mais attention si le spectacle n'est pas une intrigue policière, c'est encore moins une gentille leçon de morale, ni même un exposé philosophique fait par des automates. Ce sont des personnes vivantes et complexes qui se trouvent confrontées entre elles et à un père insupportable. Si des questions comme la responsabilité du mal, la possibilité d'une conduite humaine sans Dieu, ou la lutte entre la jalousie amère et la miséricorde universelle émergent explicitement, elles sont toujours portées intensément par des protagonistes, personnages et acteurs, qui obligent les spectateurs à les revivre pour leur propre compte.

La troupe du Théâtre de l'Arc en Ciel a su trouver le bon rythme, grâce à l'intervention d'un narrateur pour concilier l'effet de longueur du roman dans l'espace et le temps de l'immense Russie avec l'intensité dramatique que demande le théâtre. Les décors, plutôt sobres et sombres, sont suffisants pour évoquer efficacement tantôt la maison Karamazov, tantôt le monastère, tantôt l'auberge dans la forêt russe.

Claudel disait que le bon théâtre est celui qui laisse le spectateur aller en silence dans la méditation de ce qu'il a vécu à travers l'expérience sensible qui lui a été donnée par les acteurs et l'auteur. C'est incontestablement le cas ici. Ce qui nous est superbement offert par la troupe de Machy revivant le texte de Dostoïevski est une cure d'anti-superficialité et d'anti-nihilisme.

Michel Bastit



EXTRAITS DE PRESSE

Les Frères Karamazov en chair et en os

Adapter Dostoïevski au théâtre était un pari pour le moins ambitieux. Mais restituer avec une telle justesse le monde contrasté qu'il fait vivre, le drame intérieur qui anime et déchire chacun de ses personnages, la part d'ombre et de lumière, relève d'un tour de force proprement exceptionnel. Olivier Fenoy, excellent de cynisme assumé, dans le rôle de Fiodor Pavlovich, si humain qu'on s'y reconnaîtrait presque, signe, aux côtés de Cécile Maudet, une mise en scène parfaitement maîtrisée. Ces Frères Karamazov sont un modèle d'intériorité et de profondeur, qui réussit pourtant à maintenir la tension d'un thriller psychologique où se révèle une âme slave toute en excès. Chacun des acteurs la décline à sa façon...A l'image du décor rugueux et plein d'aspérités sublimé par le jeu des lumières, cette histoire est âpre, sombre, mais non sans rédemption.

Le Figaro.fr - Isabelle Schmitz.

Quand le mal entre en scène

Echapper à la spirale du mal, garder le respect de soi malgré la faute, rebondir lorsqu'on a touché le fond : tels sont les problèmes avec lesquels se débattent les héros de chair et de sang des Frères Karamazov dans une adaptation au ton contemporain qui révèle la grande proximité entre ces êtres torturés et nous-mêmes.

On réduit parfois les héros dostoïevskiens au statut d'allégories un peu hiératiques, tant il est vrai que chacun d'entre eux représente une attitude possible face au problème du mal et de la culpabilité. Mais c'est précisément la plus grande réussite de ces Frères Karamazov que de donner à voir une pensée dans son incarnation, sans jamais lui sacrifier la vérité complexe et tourmentée de la vie humaine.

Philosophie Magazine – Antoine Rogé

On touche au sublime !

Une adaptation fort réussie. Un spectacle inspiré. Un travail de mise en scène épatant, des images fortes.

Émission l'Oeil du prince – Radio Notre Dame - Christophe Mory

Quels frères !

Olivier Fenoy, Cécile Maudet et leur théâtre de l'Arc en Ciel ont eu l'audace de monter sur la scène cette œuvre foisonnante aux multiples personnages. Le pari est réussi. Le décor assez minéral, forêt ou palais, comporte aussi quelques accessoires de mobilier qui ont toute leur utilité, comme les lumières très bien pensées. Les comédiens sont excellents, avec une mention particulière pour Olivier Fenoy qui incarne avec puissance Fiodor le père terrible de cette fratrie en ruines. La pièce garde un rythme soutenu et le spectateur ne s'ennuie jamais. Une très grande réussite.

Histoires de théâtre - Jacques Portes - jacportes.blog.fr/

Un succès théâtral incontestable.

On dit qu'on «ne comprend pas l'âme russe», on dit aussi que les étrangers ne sont pas capables de comprendre, et encore moins d'interpréter, les grands classiques russes...Le principal mérite du spectacle réside en Dostoïevski lui-même, parfois trop hystérique et nerveux, haletant, mais le véritable Dostoïevski. Pendant trois heures un panorama de labyrinthes humains moraux, déchirés qui souffrent et vivent, se déploie devant la salle, pas seulement comme une image fixée une seule fois, mais qui vit, bat et évolue. Derrière tout cela, on sent un travail gigantesque et soigné. La composition d'acteurs est brillante... Pas une «apparence» extérieure, mais une «vérité» intérieure, c'est ainsi qu'on pourrait caractériser la pièce du théâtre de l'Arc-en-ciel, un succès théâtral incontestable.

L'Observateur Russe - Maria Krasilnikova, traduction de Malou Tournebise

Une fresque familiale intense et exaltée

Ils sont quatre, presque frères...Égarés dans leur désespoir, ces âmes errantes vont imaginer l'indicible. Dans cette gigantesque fresque, le décor est remarquablement bien pensé. Cela donne le vertige et crée une belle dynamique soutenue par une musique des plus envoûtantes. Les interprètes de la

troupe sont talentueux et chacun apporte sa touche personnelle dans la construction des tortueux personnages de Dostoïevski.

Ne ratez pas cette scénographie audacieuse et originale, peu de compagnies françaises osent encore aujourd'hui s'attaquer à un texte aussi prolixe.

BSC News.fr - Florence Gopikian Yérémián

Une version scénique magistrale qui sent l'harmonie

La culpabilité, un des thèmes récurrents de l'œuvre de Dostoïevski, est ici omniprésente. La scénographie et la mise en scène traduisent la noirceur de l'intrigue et la solitude des personnages, qui évoluent dans un décor épuré plongé en permanence dans une semi-obscurité... La distribution est exemplaire, ne serait-ce que pour le physique des acteurs qui pour chacun, colle parfaitement au personnage qu'il représente.

Reg-Arts - *Elisheva Zonabend*

Une réussite incontestable, franche et édifiante dans sa sobriété

La mise en scène laisse la plus grande place aux comédiens, qui portent le texte avec engagement et conviction.

L'ensemble procède de choix simples, témoignant d'un travail fouillé, collectif, cohérent d'adaptation et de recherche d'authenticité. Il en résulte un spectacle habité, qui procède d'ellipses habiles et suggestives. Une réussite incontestable, c'est un défi ambitieux que relève le Théâtre de l'Arc en Ciel.

Le Littéraire.com - *Christophe Giolito*

Un accès à la vie à travers la mort

Le génie de Dostoïevski est de concentrer la complexité des relations interhumaines dans ce père et ses quatre fils. Le génie d'Olivier Fenoy est de faire tenir cela sur une scène de théâtre. Chacun va jusqu'au bout de sa trajectoire, sans savoir à l'avance où elle le conduira.

On pourrait penser que chaque « personnage » est prisonnier d'un « modèle », qu'il joue un rôle, que ce soit celui du « bouffon pervers », du « rationnel », de la « sensuelle », voire du « pur », etc. Ces types existent, mais ne disent pas tout. Les personnes vivantes parviennent à s'en échapper, au moins par moment. D'ailleurs, chez Dostoïevski, il y a des personnes et non des personnages

Revue Etudes - *François Euvé, directeur*

Ne manquez pas ce grand moment de théâtre

Une adaptation originale du roman, avec une mise en scène dépouillée de Cécile Maudet et d'Olivier Fenoy. Le décor minimaliste donne encore plus de force au texte, et les costumes conçus avec grande intelligence (sans négliger l'esthétique) servent remarquablement la définition des caractères des personnages. Tous les comédiens sont excellents, il faut souligner l'homogénéité de la troupe, (ce qui devient de plus en plus rare), et les personnages sont parfaitement dessinés.

Nous avons besoin de ce théâtre- là dans la tradition copélienne.

Art Culture et Foi - *Hugues Rousset*

Captivant

Une adaptation juste et une mise en scène pertinente et rythmée, trois heures de spectacle saisissantes. Abordée par un minimalisme évident, autant par la musique discrète que par les décors, la mise en scène permet au spectateur de se concentrer sur les dialogues et met en valeur le rapport humain. Bien que l'histoire aborde le parricide et la mort toute entière, ce qui reste à la sortie de la pièce, c'est la volonté de justice et l'espoir en la vie malgré les souffrances les plus intimes.

La Bible urbaine – Québec - *Pauline Guyau*

INTENTION - Olivier Fenoy - metteur en scène



Fanal au milieu de mes brumes et de mes nuits depuis bientôt cinquante ans, ma toute première rencontre avec ce géant, avec ce vrai prophète qu'est Dostoïevski eut lieu alors que je n'avais pas vingt ans.

Apprenti comédien habité par la flamme de la passion et en quête de réponses quant au vrai et au faux dans l'art, j'étais alors tout en même temps hanté par le vide et l'absurde. Toutes les questions existentielles que peut se poser un Ivan Karamazov se bagarraient en moi sans qu'il y ait trop d'issue. Aussi, lorsque répétant «*Crime et Châtiment*» sur le plateau de la Comédie Française, je découvris jusqu'où Dostoïevski pouvait scruter les crevasses du mal, ma première impression ne manqua pas d'être l'effroi, un effroi qui ne devait pas tarder à se muer en fascination. Assis dans la salle un peu à l'écart des autres élèves retenus tout comme moi pour être de cette création, je ne voulais rien perdre de ce que Michel Vitold, metteur en scène, pouvait indiquer à Robert Hirsch (Raskolnikov), Louis Seigner (Porphir) et à la pléiade des grands du métier qui tous m'impressionnaient à commencer par Danièle Ajoret qui incarnait Sonia. Par eux, je commençais de nommer que derrière chacun de ces personnages aussi noirs fussent-ils, se cachait un mystère. Intrigué, une fois rentré chez moi, je me ruais sur l'oeuvre elle-même, dévorant successivement «*Crime et Châtiment*», «*l'Idiot*» et «*Les frères Karamazov*».

Cependant, comme les mois passaient et qu'il nous était demandé de devoir assister à l'ensemble des répétitions des heures durant sans avoir grand-chose d'autre à faire qu'à écouter, un trouble me gagna. Contredisant à mon sens Dostoïevski, Vitold me semblait n'interpeller les comédiens qu'au niveau extérieur de leur humanité, autrement dit, aux niveaux épidermique, affectif, cérébral et psychologique, en bref, qu'au niveau de leur «moi» et jamais, jamais, au niveau de leur être profond, au niveau de cette identité première, ontologique et la plupart du temps enkystée en nous-mêmes qui en appelle à la conscience et exige pour se révéler, qu'ayant traversé nos propres méandres, on sache se reconnaître en toute vérité, fondamentalement pauvre.

Car tel est le tout premier des grands enseignements de Dostoïevski, ce en quoi il est prophète et peut dire en toute certitude que la Beauté sauvera le monde. Mettant en scène des êtres déchus, le criminel, la prostituée, le débauché caractériel ou le bouffon, il nous demande d'explorer l'abîme de notre moi et par cette introspection, ce «*réalisme au sens supérieur*» selon son expression, il nous conduit par la traversée de tous les purgatoires de nos passions, l'enfer des vices et tous les degrés de la souffrance humaine, aux portes de la dérédiction salvatrice, celle qui fait dire à l'homme brisé, «*des profondeurs, je crie vers toi*» et lui donne de communier au mystère de Gethsémani.

Alors on peut commencer de comprendre qu'au lieu de situer Dieu «au ciel» comme en dehors du réel, le premier fruit de cette traversée, de cette connaissance expérimentale chez Dostoïevski soit la contemplation de l'abîme divin dans l'homme, ce que de toute évidence Michel Vitold n'avait pas su ou voulu entrevoir.

Cette prise de conscience devait être pour moi une expérience majeure. Me demandant de faire l'effort quotidien de m'en tenir au réel, elle devait m'apprendre à fuir toute connaissance théorique et, par un acte de volonté et de foi né de cet agenouillement, me faire appréhender comme unique réponse au non-être le «*sors des limites de ton propre moi*» de Saint Augustin jusqu'à pouvoir dire en s'ordonnant à l'autre et non plus à soi-même «*Tu es, donc je suis*».

Telle est sans aucun doute possible la clef de toute l'oeuvre de Dostoïevski, celle qui nous permet d'admettre l'évidence en nous-mêmes du «*tous coupables pour tout et pour tous*» qui, chez lui, revient comme un leitmotiv. Bien plus qu'en chacun de ses héros, il en porte témoignage. Il se dit «compté parmi les malfaiteurs» jusqu'à nous donner de comprendre dans notre chair que c'est cette culpabilité même qu'il s'agit de lâcher, ou mieux encore, d'offrir, pour se libérer de l'orgueil et de toutes les formes de vanité du «moi».



Alors, mais alors seulement, «*n'ayant d'autre guide que le visage du Christ qu'il a une fois pour toutes vu et aimé pour toujours*», on pourra reconnaître avec Ivanov que «*dès qu'il voit la lumière, Dostoïevski proclame à haute voix qu'il l'a vue*» et qu'en cela, triomphant de l'enfer du doute qui le harcèle, par un mouvement d'abnégation comme indépendant de sa volonté propre, il se laisse voir tel qu'en lui-même, marqué des stigmates de ses fautes et tout ensemble icône vivante à son insu de Celui qu'il a rencontré.

Mystère de transfiguration auquel tout homme est appelé...

Source d'espérance pour chacun d'entre nous, qui m'a donné d'entendre en ces instants d'éternité, la parole de Ponce Pilate présentant Jésus défiguré à la foule des juifs, comme adressé à Dostoïevski : «*Ecce Homo*».

Là s'origine la mystique de Dostoïevski de la Terre Russe tout ensemble labourée par la Grâce et ravinée par les démons.

Une fois admis que Dimitri, Ivan, et Aliocha, mais aussi Smerdiakov, le bâtard, symbolisent de l'aveu même de Dostoïevski, la Russie, la Sainte Russie messianique en combat avec elle-même, là s'origine la mystique des «*Frères Karamazov*».

Car, bien plus que de savoir qui a tué le père, il s'agit d'un combat, d'une lutte de Titan de chacun avec lui-même et avec le démon qui l'habite, qu'il s'agisse de Lucifer, l'esprit des ténèbres lumineuses qui susurre à l'oreille d'Ivan : «*Transcende-toi toi-même*» ou encore de son double, Ariman, le diable de la déchéance et de la putréfaction, auquel par sa fidélité à la Terre Mère Dimitri finira par échapper en acceptant la traversée de la souffrance tandis que Smerdiakov, lui, succombe et que Fiodor Pavlovitch en est dès l'origine l'esclave lamentable.

Ce même combat qui demande à chacun d'entre nous d'accepter ou de refuser cette dérélition salvatrice, et par là de faire sienne ou non la conscience humble du «*tous coupables*», composante verticale et horizontale d'une même croix, Aliocha ne s'y soustrait pas. Comme chacun des héros de Dostoïevski, il en souffre les affres, mais à la grande différence de ses frères, il ne s'y laisse pas enfermer. Tout au contraire, pour avoir su écouter et voir dès l'enfance, quitte à passer pour un naïf, il garde son cœur ouvert et tout naturellement, incapable de s'occuper de lui-même, prend sur lui la souffrance d'autrui. Sa Grâce ? Il se sait pauvre sans même pouvoir imaginer qu'il puisse en être autrement... et c'est sans doute cette pauvreté qui lui donne de traverser en une nuit la grande éclipse de sens qui soudain le foudroie.

Esprit puissant s'étant attelé à disséquer et commenter l'oeuvre de Dostoïevski, Viatcheslav Ivanov a écrit : «*Tout comme Turner a créé les brouillards de Londres, Dostoïevski a découvert, il a révélé et revêtu d'une forme réalisée ce qui n'avait pas encore été élucidé : l'infinie complexité, la multitude de strates ou de significations de l'homme contemporain ou plutôt de l'homme éternel... Guide ténébreux et lucide dans le labyrinthe spirituel de notre âme... il a posé à l'avenir des questions que nul n'avait posées avant lui et a murmuré des réponses à des questions encore incompréhensibles. Grâce à son intuition artistique, il a vu s'ouvrir devant lui les impulsions les plus secrètes, les méandres et les abîmes les plus cachés de la personne humaine... Voilà pourquoi le roman, sous sa plume, devient une tragédie*».

Une tragédie dont Dostoïevski a rendu témoignage tout autant par son oeuvre que par sa vie et que nous avons voulu mettre en scène à travers «*les Frères Karamazov*», en en privilégiant le caractère prophétique pour notre temps.

OLIVIER FENOY - METTEUR EN SCÈNE



Comédien et metteur en scène, il est depuis son origine, animateur du Théâtre de l'Arc en Ciel, compagnie qu'il a fondé en 1976 avec Sophie-Iris Aguetant et Ange Guibert.

Interpellé par la démarche picturale de Paul Klee « La lumière procède du noir » et celle de Jacques Copeau, fondateur du « Vieux Colombier », alors qu'il a un peu plus de vingt ans et répète Mario du « Jeu de l'Amour et du hasard » de Marivaux sous la direction de Georges Descrières, sociétaire de la Comédie Française, il rencontre Léon Chancerel (bras droit de Copeau dans les années 30 et fondateur des Comédiens Routiers). D'où sa prise de conscience de ne devoir jamais séparer Création et Animation. Affirmation qui, avec celle de Klee sous-tend toute son activité depuis lors.

Comédien, il est entre autre, Don Jaime et l'Abbé de la Caridad dans « Miguel Mañara » de Milosz – « Le Riche » dans « le Grand Théâtre de Monde » de Calderon – « Clotalde » dans « Amour et Colère » de Sophie-Iris Aguetant – « La Hire » et « l'Archevêque » dans « l'Alouette » d'Anouilh ou encore Cronwell dans « Thomas More » de Robert Bolt.

Metteur en scène, il crée notamment « Voici l'Homme », diaporama géant avec comédiens et chœurs pour un rassemblement de 20000 personnes à Strasbourg et qui sera repris largement en France, au Chili, au Québec, en Pologne et en Italie. Il monte « Phèdre » de Jean Racine donnée au château de Machy, à Paris et Québec. Enfin en 2012, il met en scène « Prélude à l'Anastasis », une création théâtrale, musicale et chorégraphique avec l'Ensemble musical franco-américain « Elsewhere » et le chorégraphe Michel Hallet Eghayan.

Par ailleurs, avec le Professeur Umberto dell'Acqua, il est à l'origine du Congrès « Et si la Beauté pouvait sauver le monde ? » dont la dernière rencontre internationale a eu lieu à Barcelone à la Toussaint 2011 alors que la prochaine se tiendra à Montréal en Août 2014.

CÉCILE MAUDET - METTEUR EN SCÈNE



Après une formation d'animation socio-culturelle axée sur le théâtre, elle participe à divers projets de création, d'animation et de formation : spectacles d'histoire et d'expression populaire, projets pour enfants et jeunes de quartiers défavorisés....

En 1994, elle entre dans la compagnie de l'Arc-en-Ciel, joue Liesl Karlstad dans « Cabaret-Karl Valentin » puis avec grand succès Jeanne dans « l'Alouette » de Jean Anouilh, qui sera jouée durant plusieurs saisons à Paris et en tournée, Charlotte dans « La Cerisaie » de Anton Tchekhov... Elle commence le travail baroque avec Jean-Denis Monory dans « Le Baron de la Crasse » puis plus tard dans « Andromaque ». On la remarque dans une mise en scène de Daniel Postal « Skylight » de David Hare. Durant ces années, elle met en scène plusieurs petites formes dont Etty Hillesum « Une vie Bouleversée ».

Son travail d'animation et de formation théâtrale ne cesse pas pour autant. Il continue en France, au Liban, en Hongrie, au Burkina Faso.... et depuis deux ans à Paris auprès d'adultes amateurs et professionnels. Elle lance le projet « Le Grand Théâtre de Paris » en 2011, ou le récit en cinq actes et cinq années de l'Histoire du théâtre à Paris. L'Acte I a été joué dans les Arènes de Lutèce en juin 2012 et a rassemblé 120 comédiens, danseurs et musiciens.

LE THEATRE DE L'ARC EN CIEL

Né à Paris, il s'installe en 1993 au Château de Machy éprouvant après plusieurs années à Paris le besoin d'enraciner et de nourrir son travail de création dans un lieu à la campagne, à l'exemple de Jacques Copeau, afin de se mettre au rythme profond de l'homme et de la création. Cette famille d'artistes s'élargit et s'intimise au gré des saisons et des spectacles, apprenant à conjuguer art de vivre et art de la scène. Chaque année, la nouvelle création est présentée lors des Soirées d'été avant de partir à Paris puis en tournée.

« Le théâtre comme lieu très privilégié d'actualisation du mystère de notre humaine nature demeure et demeurera toujours une nécessité. Le comédien, s'il accepte de traverser sa propre humanité, donnera au public non pas l'illusion d'une émotion ou d'un sentiment, mais la capacité de croire en l'homme. »

Charte du Théâtre de l'Arc-en-Ciel



Le Théâtre de l'Arc en Ciel se consacre également au développement de la formation théâtrale par des stages d'expression et de théâtre, des camps théâtre pour adolescents. Il est partenaire de l'Académie Internationale de Théâtre pour Enfants créée en 1986 et du mouvement ATD Quart Monde pour une formation théâtrale et a créé une troupe de théâtre au centre de Noisy-Le-Grand.

Le Théâtre de l'Arc en Ciel reste très présent à Paris à travers les Cours Fra Angelico qu'il dirige et le projet du Grand Théâtre de Paris. Il dirige également la création de spectacles d'expression populaire en France et à l'étranger.

Quelques créations :

- "**Phèdre**" de Jean Racine, mise en scène : Olivier Fenoy.
- "**L'Alouette de Jean Anouilh**", mise en scène de Sophie-Iris Aguetant.
- "**La Cerisaie**" d'Anton Tchekhov, mise en scène Iris Aguetant.
- "**Etty Hillesum**" d'après Une vie bouleversée, mise en scène de Cécile Maudet Machy, Avignon, Lyon, Paris et tournée.
- "**Le Baron de la Crasse**" de Raymond Poisson, théâtre baroque. mise en scène : Jean-Denis Monory à Machy, Avignon et tournée.
- "**Thomas More**" d'après Un homme pour l'éternité de Robert Bolt, mise en scène de Sophie-Iris Aguetant
- "**Skylight**" de David Hare, mise en scène de Daniel Postal.
- "**Les Tolstoï**" de Alexandra Devon. Mise en scène de Jean-Denis Monory.
- "**La Première Seconde**", création et mise en scène du Théâtre de l'Arc en Ciel
- "**Matière**", inspirée de La puissance spirituelle de la Matière de P. Teilhard de Chardin,
- "**Prélude à l'Anastasis**", mise en scène d'Olivier Fenoy avec le chorégraphe Michel Hallet Eghayan et l'Ensemble musical Elsewhere.

AU THÉÂTRE

...Tout est sacré : la lumière, la parole, le public. Tout est signe, symbole. Dans les grandes choses comme dans les petites, dans les questionnements sur le destin de l'homme comme dans la mort du petit chat ; c'est l'inexpliqué, l'inexplicable qui nous est révélé... en fait, la poésie du monde.

Au théâtre le spectateur est invité à goûter à sa propre sacralité. C'est lui-même qu'il reconnaît sur la scène, lui même sous les multiples aspects de sa nature complexe. Par son talent et par son travail, l'acteur, en s'exposant, en se livrant à lui comme à son double, lui ouvre la porte de son mystère ; les aspérités, les anfractuosités, les déficiences même de la nature sont la matière première indispensable à l'art dramatique : traversées par la lumière, elles révèlent l'ineffable grandeur de l'être humain.

L'émotion véritable qui naît de cette prise de contact avec l'Infini est la seule quête du théâtre. C'est cette même émotion qui déclenche le rire, les frissons ou les larmes.

Qu'il pleure, qu'il rit, qu'il dorme, qu'il prie, qu'il souffre, l'homme n'est-il pas toujours le même ?

Sa véritable grandeur, c'est dans quelque état qu'il se trouve de se laisser regarder, sauver par le regard d'un autre.

Théâtre
de
**L'ARC EN
CIEL**

19 rue des Tanneries 75013 Paris
1044 Château de Machy - 69380 Chasselay
www.theatrearcenciel.com



Théâtre de l'Épée de Bois
Cartoucherie Paris



SPEDIDAM
les droits de l'interprète

